

PRÉFACE

En 1992 paraît *Le Nouvel Ordre écologique*, de Luc Ferry ; le succès est immédiat, et consacre l'auteur comme le champion de la défense des valeurs démocratiques. Le livre est un *best-seller*, rapidement vendu à plus de 130 000 exemplaires, bientôt traduit à travers le monde. L'«écologie» en prend pour son grade, et c'est l'occasion de remettre en scène un humanisme dont tout le monde finalement avait oublié sur quels pré-supposés philosophiques il s'érige.

Luc Ferry n'en était pas à son coup d'essai, puisqu'il avait déjà publié, en 1985, avec son ami Alain Renaut, *La pensée 68*, critique d'un certain anti-humanisme des années 70 (Foucault, Derrida, Althusser, Bourdieu...), censé être «*potentiellement fasciste*» ; *Le Nouvel Ordre écologique* reçoit, lui, une publicité telle qu'il devient impossible à quiconque d'ignorer que ce sont cette fois les «*écologistes*» qui sont «*potentiellement fascistes*». Ferry se voit invité à présenter ses thèses sur les plateaux de télé, et ses interviews s'étalent dans tous les grands médias français ; il va parfois jusqu'à débattre publiquement avec des adversaires triés sur le volet (des écologistes ou

des animalistes). Bref, il a su faire de ce livre un coup d'éclat et est devenu un intellectuel en vogue. Il fait vendre et, sous des apparences polémiques, génère du consensus : il devient dès lors un « faiseur d'opinion » autorisé.

Agrégé de philosophie et de science politique, docteur d'État, cotraducteur notamment des œuvres de Kant (dans la Bibliothèque de la Pléiade), Luc Ferry enseignait déjà à l'Université de Caen ; il était depuis 1987 chroniqueur à *L'Express* et travaillait également au *Point* ; il dirigeait la collection *Collège de philosophie*, chez l'éditeur Grasset. Fort de ses bonnes relations avec les médias, dès avant que son livre se trouve en librairie, des interviews de l'auteur appâtent le futur lectorat. Dans la foulée de sa parution, le livre est couronné de prix littéraires : prix Médicis de l'Essai et prix Jean-Jacques Rousseau de la ville de Genève ; désormais connu, sans cesser de publier, Ferry voit sa carrière s'emballer : en 1994, il est nommé président du Conseil national des programmes (de l'éducation nationale) ; il reçoit le « Prix des droits de l'homme » en 1996, puis en 1997 est nommé membre de la Commission de réforme de la justice. Devenu également professeur à la Sorbonne, il recevra en outre la Légion d'honneur. Entre-temps, il a su rencontrer des hommes politiques, notamment François Bayrou, futur ministre de l'Éducation, et Jacques Chirac, président de la République¹. Comme on sait, ce dernier le nomme ensuite ministre de l'Éducation en mai 2002.

Cependant, ce n'est pas l'individu Ferry qui doit ici retenir notre attention, mais *le cas Ferry*, qui est exemplaire

à bien des égards ; exemplaire, sa façon de « faire carrière » et de devenir une « parole autorisée » ; typique de l'air du temps, son humanisme ; symptomatique, la façon dont il le défend, et son recours insistant, notamment, à l'amalgame des idées de ses adversaires avec celles des nazis. Emblématique, la confiance aveugle qui lui est accordée par les médias, par les intellectuels, par les lecteurs², dès lors qu'il défend des opinions communes, une sorte d'« idéologie dominante » bien pensante – quand bien même, on le verra, cette confiance se révèle injustifiée. Révélatrice, enfin, la façon dont, bien que tout le monde ait parlé de son livre, il n'y a finalement pas eu de véritable discussion.

Silence, médias !

Les écologistes disposent de plusieurs partis politiques et de quelques sympathisants dans les médias ; un débat a donc eu lieu, en occultant néanmoins bien souvent des questions de fond que posait Ferry (nous pensons par exemple au problème du naturalisme si présent au sein

1. « Le philosophe du président. Luc Ferry, philosophe, ami du pouvoir, collectionneur de postes officiels, il vient d'entrer à la Commission de réforme de la justice », article de Philippe Lançon paru en quatrième de couverture du quotidien *Libération* du 3 mars 1997.

2. Nous n'aimons pas la règle grammaticale du « masculin l'emporte », dit « masculin neutre » ; neutralité fictive, qui traduit plutôt les préséances patriarcales, tout comme le mot « homme » lorsqu'il est censé désigner également les hommes et les femmes, les humains et les humaines. Nous conserverons pourtant souvent les habitudes de la langue, pour ne pas alourdir la compréhension.

de l'écologie) ; notamment parce qu'il s'est polarisé de façon prévisible sur ses allusions insistantes au nazisme, dont on ne peut pas dire qu'elles apportent grand chose sur le fond. C'est que le coup médiatique de Ferry reposait en majeure partie sur le fait d'accuser des militants progressistes de proximité idéologique avec « la bête immonde ». Son livre ouvre ainsi une polémique aguçante, l'auteur semble à la plupart un critique vigilant qui remue courageusement le couteau dans la plaie : ses procédés exaspèrent par contre ses adversaires (ses victimes ?). Lorsqu'il les rencontre lors d'un débat médiatique, il a beau jeu alors d'apparaître comme une personne réfléchi, modérée et conciliante face à de potentiels excités. D'ailleurs, peu de temps après avoir lui-même lancé les hostilités, à la question « *Quel danger fasciste cacherait l'écologie ?* », Ferry n'hésitera pas à répondre en toute innocence : « *Je refuse de reprendre une polémique qui n'a plus d'intérêt*³. » Tant pis pour tous ceux qui se sont sentis d'une façon ou d'une autre diffamés en voyant leurs idées et leur engagement militant traînés dans la boue, et qui auraient aimé pour le moins en discuter !

Mais en fait, *Le Nouvel Ordre écologique* attaquait deux mouvements différents, indûment mis dans le même sac par Ferry : l'écologie, d'une part, et l'antispécisme ou libération animale, d'autre part. Ce second mouvement sera, lui, entièrement passé sous silence par les médias ; Ferry en parle pourtant, le présentant toujours à tort

3. Émission-débat (!) de Radio Nova, retranscrite dans la revue *Nouvelles clés*, n°28, mars-avril 1993.

comme une variété d'écologie⁴, grotesque dans ses prétentions et dangereuse dans ses conséquences ; mais jamais les militants français ne seront invités à lui répondre. Le philosophe australien Peter Singer, dont ce sont plus précisément les thèses qui sont attaquées, ne verra jamais non plus ses contre-arguments et ses rectificatifs publiés. Les lecteurs francophones n'y auront donc pas accès. Le mouvement antispéciste, pour l'égalité animale, est trop récent, ses propositions sans doute jugées trop « choquantes » (sans être pour autant connues, et pour cause !), et il mise peut-être trop, justement, sur un véritable débat d'idées pour être *vendu* auprès de l'opinion. De fait, les journalistes font montre d'un mépris entier pour ce qu'ils appellent eux-mêmes, lorsqu'ils parlent de leur « déontologie », l'« information » ou « les règles du débat démocratique ». Leur objectif semble plutôt de produire de la marchandise, aux conditions de toute marchandise : productivité, rentabilité⁵ ; il ne s'agit dès lors pas de prendre le temps de s'intéresser, de lire, de réfléchir, de soupeser, d'enquêter. Par contre, le « scoop » d'un lien idéologique avec le nazisme, livré clés en main par une personne autorisée, fait grimper les ventes.

4. Il ne manque jamais de mentionner en passant son origine anglo-saxonne, vice rédhibitoire au pays de Jeanne d'Arc.

5. Cf. sur les méthodes de rédaction des journalistes, l'article de Estiva Reus, « Par solidarité avec le tiers-monde, mangeons du foie gras ! », dans la revue *Cahiers antispécistes* n° 11, déc. 1994. Tous les articles des *Cahiers* (désormais abrégés en *Ca*) cités ici sont consultables sur le site www.cahiers-antispécistes.org/.

Quelle place pour la philosophie ?

Le présent livre se propose donc de répondre, de façon non exhaustive, d'une part aux arguments philosophiques de Ferry à l'encontre de la thèse de l'égalité animale, et d'autre part à son emploi de méthodes très discutables. Notamment : ses insinuations à propos d'une proximité essentielle entre «protection animale» et nazisme. Nous publions ici quatre articles qui ont en commun de critiquer *Le Nouvel Ordre écologique*⁶ et/ou *Des Animaux et des Hommes*⁷.

L'article d'Élisabeth Hardouin-Fugier est une version modifiée et abrégée d'un texte paru récemment dans la revue *Écologie et politique*⁸ ; l'auteure, historienne, a enquêté aux sources des documents législatifs du III^e Reich concernant la «protection animale» et en a ramené d'étranges découvertes, qui, pour rester courtois, jettent quelque ombre sur la rigueur du travail de Ferry. À vrai dire, c'est en prenant connaissance de ces recherches historiques que nous avons eu l'idée, l'année dernière, de rouvrir le dossier Ferry et de réunir en un livre divers articles qui n'avaient pas bénéficié à l'époque d'une grande publicité.

6. Luc Ferry, *Le Nouvel Ordre écologique*, Grasset, Paris, 1992.

7. Luc Ferry et Claudine Germé, *Des Animaux et des Hommes*, Le livre de poche, Paris, 1994.

8. « Un recyclage français de la propagande nazie. La protection législative de l'animal », éd. Syllepse, n°24, janvier 2002. Le lecteur qui souhaiterait plus de détails pourra utilement se reporter à cet article, plus documenté ; nous en profitons pour remercier ici

Les trois autres articles ont été publiés de 1992 à 1994 dans la principale revue théorique et militante francophone pour l'égalité animale, les *Cahiers antispécistes*. Les articles de David Olivier, *Luc Ferry ou le rétablissement de l'ordre* (qui a donné son titre au présent livre) et *Étonnante promenade* sont ici repris sans modifications (si ce n'est une mise à jour des références d'ouvrages) ; le dernier article est constitué des extraits d'un courrier qu'une lectrice, Estiva Reus, avait adressé à l'auteur du *Nouvel Ordre écologique* (courrier auquel il n'avait pas répondu), et qui plus tard a été publié par les *Cahiers antispécistes*, sous le titre de « Lettre à Luc Ferry »⁹. On pourra lire également en page 105 une postface (Flash-back), dans laquelle elle explique ce qu'a signifié pour elle la lecture du livre de Ferry et la découverte qu'il existait un mouvement pour l'égalité animale.

Pourquoi publier ces textes, pour certains déjà anciens ? D'après *Libération*, « [Luc Ferry] pense que la philosophie est morte et que l'intellectuel doit se contenter d'animer le débat public¹⁰. » Si la philosophie doit reposer dans la paix

Jean-Paul Deléage, directeur de publication de cette revue, pour nous avoir autorisé à reprendre une version de ce texte (dont un bref résumé a été publié également dans la revue *Combat Nature*, n° 138, août 2002).

9. Les lecteurs désireux d'en connaître le texte intégral peuvent se reporter aux *Ca* n°8, sept. 1993. Les articles de David Olivier sont consultables respectivement dans les *Ca* n°5, déc. 1992, et n°10, sept. 1994.

10. Article cité.

des cimetières, il ne faut effectivement pas débattre de sujets importants. Pour notre part, nous ne savons pas si nous sommes des intellectuels¹¹, mais nous ne sommes pas des animateurs et nous sommes persuadés que la philosophie restera lettre morte tant qu'elle restera l'apanage d'animateurs. Nous faisons nôtre la phrase de Peter Singer : « *Examiner de part en part, avec soin et esprit critique, ce que la plupart d'entre nous prenons pour acquis constitue, je le crois, la principale tâche de la philosophie*¹². » Aborder des questions philosophiques ne signifie par ailleurs nullement parler de façon hermétique de sujets purement abstraits, sans liens avec notre réalité quotidienne. La discussion, même sur des sujets fondamentaux, n'a pas à s'encombrer de pédanterie. « *La philosophie digne de ce nom, disait la féministe américaine Ti Grace Atkinson, n'est que bon sens et imagination, l'un venant au secours de l'autre*¹³. »

Bon sens et imagination, donc. Mais le débat se heurte à quelques difficultés dès lors que l'on se propose de remettre en cause des fondements de nos sociétés, de nos modes de vie. Autant il est relativement simple de rationaliser des comportements, des sentiments et des idées établis, parce qu'on peut compter sur la complicité ou l'indulgence active des lecteurs, autant il est difficile de convaincre, même avec toute la force des arguments,

11. Certainement pas, si les intellectuels sont ceux qui vivent matériellement de leurs idées.

12. Peter Singer, *La Libération animale*, Grasset, 1993.

13. Ti Grace Atkinson, *Odyssée d'une amazone*, éd. des femmes, 1975.

sur des sujets dont les enjeux apparaissent trop cruciaux : « bien que nécessaire, l'argumentation rationnelle au sujet du spécisme a quelque chose de frustrant. Car nos adversaires, eux, ne s'embarrassent guère de chercher des arguments qui tiennent debout ; et ils s'occupent peu d'examiner les nôtres. Pour eux, le spécisme se passe de justifications rationnelles. [...] Pourquoi ? Parce que. Le caractère évident du spécisme, le fait que l'immense majorité des humains font partie des oppresseurs, est l'obstacle principal auquel se confronte l'antispéciste. »¹⁴

Spécisme versus égalité animale

Qu'est-ce que ce « spécisme » ici évoqué ? Quelles sont donc ces thèses égalitaristes que nous mentionnons ? Elles sont loin d'être connues de tous, il nous faut donc en parler rapidement. Puisque la thèse que critique Ferry est celle de Peter Singer, que ce dernier détaille notamment dans son livre *La Libération animale*¹⁵, c'est elle que nous allons présenter ici. Ce chercheur en philosophie morale montre que l'idée d'égalité *spécifiquement humaine* est indéfendable en tant que telle, qu'elle se fonde sur une

14. David Olivier, « Qu'est-ce que le spécisme ? », *Ca* n°5, déc. 1992.

15. *Animal Liberation*, New York, 1975. La traduction française de cet ouvrage a été publiée chez Grasset quelques mois après la parution du *Nouvel Ordre écologique*, – le silence glacé des médias qui l'a accueilli faisant contraste avec le battage médiatique dont bénéficiait Ferry. Pour une présentation plus détaillée des thèses de Singer, on pourra se reporter aussi, du même auteur, à *Questions d'éthique pratique*, Bayard, 1998.

mystique de l'espèce qui n'a rien à envier en irrationalité à la métaphysique de la race ou à l'essentialisme des sexes. Rien ne justifie de ne pas considérer de façon égale au nôtre l'intérêt *individuel* des membres des autres espèces à ne pas souffrir et à jouir au mieux de leur vie. Si nous prenions *vraiment* au sérieux les arguments humanistes (« contrairement à nous, les bêtes n'ont pas de raison, sont moins intelligentes... »), nous légitimerions également la possibilité de nous nourrir de bébés, d'engraisser certains handicapés mentaux pour leur foie gras, d'expérimenter nos détergents sur des personnes séniles... Mais non, c'est simplement que les animaux n'appartiennent pas à notre espèce ; « les humains d'abord » est l'argument proprement spéciste qui veut que l'on *doive* privilégier ceux qui appartiennent au même groupe biologique que nous, à la même espèce. Mais, si l'on accepte que l'appartenance d'un individu à tel ou tel groupe conditionne la manière dont on le traite, quels arguments opposera-t-on aux tenants de la suprématie blanche ou de la domination masculine ? Peut-on se permettre d'utiliser des critères moraux complètement différents selon de qui on parle ?

Les égalitaristes, partisans de l'égalité animale, s'opposent donc au *spécisme*, la discrimination fondée sur l'appartenance d'espèce des individus, tout comme le sexisme, par exemple, est la discrimination fondée sur l'appartenance de sexe. Une telle discrimination est justifiée par des critères *arbitraires* : l'appartenance d'un individu à un groupe biologique, quel qu'il soit, ne constitue pas en soi un critère éthique pertinent ; elle n'entretient aucun lien logique avec la question de

comment on doit traiter untel ou untel. Cela vaut tout autant pour la race ou le sexe que pour l'espèce. Ces appartenances servent simplement de prétextes idéologiques à domination, selon un processus similaire, très ancien en Occident, qui consiste à invoquer « la biologie », c'est-à-dire le dieu Nature, pour légitimer des différences de considération.

Peter Singer préconise par conséquent d'étendre « l'égalité de considération des intérêts » à l'ensemble des êtres sensibles à la douleur et au plaisir, c'est-à-dire à tous ceux dont la vie peut se passer bien ou mal et dont on peut dire qu'elle leur importe, dont on peut dire qu'ils ont, justement, des intérêts à défendre¹⁶. Cela concerne au moins l'ensemble des individus animaux vertébrés, poissons compris. La conséquence immédiate la plus importante : il est inacceptable d'en faire de la chair à pâté ou de s'en servir comme matériel d'expérimentation.

En pratique, on peut donc dire que le spécisme est l'idéologie qui justifie l'exploitation des animaux par les humains. Ils sont élevés et abattus pour nous fournir de la viande, sont pêchés dans les mers pour notre consommation, sont utilisés comme modèles biologiques pour nos intérêts scientifiques, commerciaux et militaires, et

16. Notons qu'il ne s'agit pas ici de dire, par exemple : un rat *vaut* un humain. Le raisonnement est tout autre : il ne s'agit nullement de savoir ce que valent les *êtres*, si tant est qu'une telle question ait un sens. Ne rentre, *au niveau philosophique* (ou « ontologique » comme on dit dans le jargon des professionnels), nulle question de hiérarchie dans cette nouvelle façon de poser le problème.

sont chassés pour notre plaisir sportif. Aller si fondamentalement à l'encontre de leurs intérêts ne serait pas accepté si les victimes étaient humaines. Or, ce n'est pas plus justifiable lorsqu'il s'agit de non-humains. Le mouvement antispéciste se donne donc pour tâche de lutter contre ces pratiques et contre l'idéologie qui les soutient.

La liberté humaine contre l'égalité animale ?

La thèse fondamentale que Luc Ferry mobilise à l'encontre de l'égalité animale dans *Le Nouvel Ordre écologique* et dans tous ses livres ultérieurs, est l'argumentation traditionnelle suivante, dont il fait remonter la paternité à Rousseau et à Kant :

« ... l'homme évolue par l'éducation en tant qu'individu, par la politique en tant qu'espèce. L'acte humain par excellence, c'est le mouvement. C'est précisément ce qui nous différencie des êtres de nature qui sont, eux, toujours rivés à un code : l'instinct pour les animaux, le programme pour les végétaux. [...] Ils sont rivés à leur nature. Les animaux, eux, n'ont pas d'histoire. Seul l'homme en a une, parce qu'il est le seul capable de se dégager des déterminismes biologiques pour conquérir sa liberté. Le droit est antinaturel, le savoir scientifique est antinaturel. L'homme est un être d'anti-nature. C'est la base de l'humanisme. »¹⁷

C'est parce qu'il est libre, contrairement aux autres animaux, que « l'Homme » doit se voir accorder une

17. *L'Express* du 24 sept. 1992, p. 108.

dignité particulière, qui légitime qu'il possède des droits. C'est la révérence que l'on doit porter à la liberté (et non simplement à l'intelligence ou la raison), ou à l'humanité *en tant qu'elle est synonyme de liberté*, qui donne à « l'être » humain sa *valeur* singulière dans un monde par ailleurs dénué de toute subjectivité.

L'article *Luc Ferry ou le rétablissement de l'ordre* et la *Lettre à Luc Ferry* critiquent tous deux cette thèse et explicitent par-là même les arguments développés par Singer en faveur de l'égalité animale.

Luc Ferry assimile les thèses égalitaristes à l'utilitarisme, qui prône « l'égalité de considération des intérêts » ; mais plusieurs autres approches morales existent, et de nombreux antispécistes se réclament par exemple d'une théorie des droits qui est finalement plus proche des thèses de Ferry lui-même, et qui a été développée notamment par Tom Regan, dans *The Case for Animal Rights*¹⁸. Il y expose une approche éthique kantienne (ce dont se réclame également Ferry) et argumente de façon très détaillée que les caractéristiques nécessaires pour qualifier un être de « personne », donc selon lui de détenteur de droits, se retrouvent *au moins* chez l'ensemble des mammifères (âgés de plus d'un an précise-t-il pour appuyer son argumentation sur les cas les plus clairs). Tom Regan souligne qu'il est justifié de dire des animaux qu'ils éprouvent une continuité biographique dans le temps, qu'ils sont « sujets

18. University of California Press, Berkeley, 1983 ; édition britannique chez Routledge.

d'une vie », et qu'ils ont pour cette raison une « valeur inhérente » qui devrait interdire qu'on les utilise comme des moyens pour nos fins¹⁹.

Cette argumentation ne convaincrerait pourtant pas non plus Luc Ferry :

*« L'animal, sans doute, possède une intelligence, une sensibilité, voire une faculté de communiquer et ce n'est nullement la raison, l'affectivité ou même le langage qui distinguent en dernier lieu les êtres humains. D'évidence, il est des animaux plus intelligents, plus affectueux, plus sociables et plus "communiquants" que certains hommes. Le critère, pour Rousseau, est ailleurs : dans la liberté ou, comme il dit, dans la "perfectibilité", c'est-à-dire dans la faculté de se perfectionner tout au long de sa vie là où l'animal, guidé dès l'origine et de façon sûre par la nature, est pour ainsi dire parfait "d'un seul coup", dès sa naissance. La preuve ? Si on l'observe objectivement (sic !), on constate que la bête est conduite par un instinct infailible, commun à son espèce, comme par une norme intangible, une sorte de logiciel dont elle ne peut jamais vraiment s'écarter. La nature lui tient lieu tout entière de culture... ».*²⁰

N'est-ce pas plutôt ici Luc Ferry lui-même qui, tel un logiciel (ou un disque rayé), semble condamné à nous ressasser toujours une très vieille litanie ?

19. Tom Regan, « La complexité de la conscience animale », Ca n°8, sept. 1993.

20. Luc Ferry et Jean-Didier Vincent, *Qu'est-ce que l'homme ?*, éd. Odile Jacob, 2000.

Liberté humaine et instinct animal

C'est qu'on ne trouve plus guère aujourd'hui d'éthologues et autres spécialistes des comportements animaux qui oseraient dire, en reprenant les termes de Rousseau ou de Kant, c'est-à-dire des termes d'il y a plus de deux siècles, que les animaux sont « rivos à leur *nature* », « soumis entièrement à leurs *instincts*²¹ », « programmés » pour agir de telle ou telle sorte, etc. De fait, ces termes disparaissent progressivement (mais lentement) des discours scientifiques contemporains, et il ne se passe pas de mois sans que des revues de sciences naturelles ou de sciences humaines n'insistent désormais sur les cultures ou subcultures animales, sur l'innovation, l'apprentissage, l'éducation ou même les phénomènes de modes dans des sociétés d'oiseaux, de mammifères marins, de rats, et, bien évidemment, de singes.

Même les insectes, que Ferry invoque volontiers, ne sont pas si « programmés » qu'on ne l'imagine :

« Voici l'exemple donné par une fourmi volante qui développe toujours les cinq phases du comportement inné suivant : elle tue une proie, la ramène vers son terrier, la dépose à l'entrée, inspecte son repaire, ressort et y amène enfin la proie. Des chercheurs font l'expérience de déplacer la proie juste avant que la fourmi ne ressorte du terrier pour la reprendre. On observe que la fourmi dont on a perturbé volontairement le mécanisme stéréotypé va alors le répéter

21. Florence Burgat, dans *Animal, mon prochain*, éd. Odile Jacob, 1997, développe une excellente critique de cette notion d'instinct.

intégralement : elle va ramener la proie à l'entrée du terrier, rentrera à nouveau pour l'explorer, puis ressortira prendre la proie.

Et si on l'a encore déplacée, elle refera exactement toutes les phases. Pourtant, ce petit jeu a une fin : au bout d'un certain temps la fourmi finit par rentrer la proie directement.

Elle a donc été capable de modifier son comportement pour l'adapter aux stimuli extérieurs comme le font les vertébrés. »²²

Il ne s'agit certes pas là d'une capacité d'innovation foudroyante, mais il est néanmoins évident, désormais, que le discours de Ferry (« *La bête est régie par un instinct, un code dont elle est à jamais incapable de s'écarter*²³. ») n'est plus qu'une survivance archaïque d'une époque où prévalaient sur l'observation les préjugés spécistes. La thèse de Ferry, et c'est celle que l'humanisme traditionnel à élaborée face aux exigences éthiques égalitaristes, repose sur l'a priori que les animaux ne sont pas libres, mais déterminés, voire programmés. Si cette idée doit se révéler insoutenable, l'édifice conceptuel et idéologique des humanistes version kantienne s'effondre. Bien sûr, on peut sans grand peine noter quelque différence entre les capacités d'adaptation d'une fourmi volante et celle du premier humain venu. Mais on ne peut plus, sans s'exposer au ridicule, opposer radicalement la liberté

22. Dossier « Comportement animal, comportement humain », dans *Sciences humaines*, n°19, juillet 1992, p. 30.

23. Éric Conan et Luc Ferry, « Les amis des bêtes deviennent-ils cinglés ? », *L'Express* du 19-25 janvier 1990.

humaine au déterminisme animal. Quoi qu'on entende par ces termes, c'est d'un continuum qu'il s'agit, et nullement d'un abîme, ni même d'un simple fossé.

Reste tout de même l'énigme de l'historicité, mise en avant par Ferry :

« Régi tout entier par la nature, l'animal n'a pas d'histoire. Comme le notait déjà Rousseau, les mœurs des abeilles et des fourmis étaient les mêmes il y a vingt mille ans, tandis que les sociétés humaines, ouvertes à la culture, ne cessent de se transformer. »²⁴

Si des animaux sont capables, individuellement, d'innovation, voire de transmettre et d'assimiler de nouveaux comportements, comme c'est le cas par exemple des singes ou des mésanges, comment se fait-il que seuls les humains semblent posséder, collectivement, une histoire²⁵ ? Serait-ce là le *signe* définitif que *seuls* les humains sont libres et donc, nous dit Ferry, sont « sujets de droits » ? Dans *Le rétablissement de l'ordre*, David Olivier propose une analyse, et du phénomène, et des conclusions qu'on en peut tirer, qui enlève toute portée à un argument que Ferry semble considérer comme son atout décisif dans la discussion.

24. Luc Ferry, « Quelle justice pour les bêtes ? », *L'Express* du 25 mars 1993.

25. Même cette « évidence » est aujourd'hui battue en brèche. Cf. par exemple le dossier « Archéologie et culture singes », Boris Cyrulnik (dir.), et notamment l'article du même nom de Rachel Fléaux, dans *Science & Avenir*, juin 2002.

Ajoutons que, indépendamment de toute considération sur l'existence ou non de la liberté (car la notion n'est pas évidente), resterait encore à répondre à la question : pourquoi le fait d'être « libre » donnerait-il des droits, pourquoi l'absence de « liberté » nous les retirerait-elle ? Estiva Reus aborde également ce problème dans sa *Lettre*, en soulignant le caractère arbitraire d'un tel critère. Effectivement, on ne voit pas quel lien logique entretient la liberté, ni plus ni moins que l'intelligence, par exemple, avec la question de la manière dont nous devons nous traiter les uns les autres. Devrait-on élaborer une échelle des libertés pour décider lesquels seront plus égaux que les autres ? N'oublions pas que c'est précisément sur ce critère de la liberté que se sont légitimés, à partir du XVIII^e siècle ou même avant, la domination masculine, l'esclavage, puis la colonisation... Les « dominés » étaient réputés des « êtres de nature », soumis à leurs instincts, à leurs besoins, à leur pulsions (bref, à leur corps), quand les « dominants », les hommes blancs mâles, se voyaient, eux, libres, maîtrisant au contraire leur corps, leur nature, leur « animalité ». La situation, heureusement, a évolué, et de plus en plus de catégories d'humains, au fil du temps, mais surtout de leurs luttes, ont cessé d'être « naturelles » pour devenir « libres ». Parallèle troublant avec la question qui nous occupe aujourd'hui.

Effectivement, comme on va le voir, il est problématique que l'humanisme repose entièrement sur l'idée de Nature, ce qui constitue certainement une infirmité majeure ; c'est même là, pensons-nous, ce qui le disqualifie le plus sûrement.

La nature de l'humanisme

La notion de Nature reste hélas extrêmement répandue, mais elle a été radicalement critiquée, d'un point de vue philosophique dès l'Antiquité (on peut remonter à Lucrèce, mais plus proches de nous, pensons à Friedrich Nietzsche, John Stuart Mill²⁶ ou encore notre contemporain Clément Rosset²⁷) et également d'un point de vue politique (Max Stirner, Karl Marx, la sociologue féministe contemporaine Colette Guillaumin²⁸...) : il s'agit en fait d'un « mythe philosophique », une sorte d'archaïsme de l'histoire des idées, dont on devrait user avec la même distance critique que de la pierre philosophale de nos ancêtres. Malheureusement, l'édifice du spécisme, comme les constructions racistes ou sexistes (etc.) repose sur ces fondations naturalistes, comme sur un socle devenu de ce fait inamovible.

Qu'est-ce donc que la Nature ? C'est une notion qui désigne le monde comme étant une *totalité ordonnée*, ou tout du moins *équilibrée*, où tous les *éléments* « naturels » auraient une *place* « naturelle », et contribueraient ainsi, en tenant leur *rôle*, à l'harmonie du Tout, ou en tout cas à sa bonne marche²⁹. Elle sert toujours plus ou moins de

26. John Stuart Mill, *La Nature*, ADEP, 1998.

27. Clément Rosset, *L'Anti-Nature*, coll. Quadrige, PUF, 1972.

28. Colette Guillaumin, *Sexe, Race, pratiques du pouvoir et idée de nature*, éd. côté-femmes, 1992.

29. La notion d'« équilibre écologique » est aussi très critiquée d'un point de vue scientifique. Cf. Daniel B. Botkins, *Discordant Harmonies. A New Ecology for the Twenty-first Century*, New York & Oxford, Oxford University Press, 1990.

modèle : il faut agir de telle ou telle manière pour que tout reste dans l'ordre ; sinon surgit le reproche d'être « contre-nature » ; les *objets* naturels doivent rester tels qu'ils sont, sous peine d'être *dénaturés*, *dégénérés*, et d'amener le chaos ou en tout cas une déperdition d'harmonie, de pureté, etc. Toute chose censée *faire partie* de la Nature (avec un grand « N » : il s'agit de la totalité) se voit attribuer dès lors *une nature* (avec un petit « n »), qui définit ce qui est *essentiel* en elle, ce qu'il faut respecter en elle. C'est sa nature qui la *fait être* ce qu'elle est, qui lui dicte son rôle, sa place, qui est *programme* ou *code*³⁰. On quitte ici toute rationalité pour entrer dans le domaine de la mystique la plus commune, la plus omniprésente de la Modernité. L'idée de Nature est tout autre que celle de réalité. La réalité est ce qui est ; c'est une description de ce qui existe. La Nature se donne comme une description, mais représente en fait ce qui *doit être* : c'est une prescription plus ou moins voilée, qui vise souvent à faire l'économie d'une réflexion éthique sur le monde en lui substituant un rapport de type religieux.

Les humanistes prétendent refuser l'idée de nature, parce qu'ils affirment que « la nature de l'Homme est de ne pas avoir de nature » et qu'ils critiquent toute tentative, de la part généralement d'idéologies de droite ou d'extrême-droite, de *naturaliser* les comportements humains (à travers par exemple les notions de nature féminine ou masculine, la notion de race, etc.)³¹. Mais, comme on l'a

30. Hier c'était le sang, aujourd'hui ce sont les gènes, qui sont censés être le support de la nature des êtres.

vu dans les discours de Ferry, ils ont besoin de conserver l'idée de Nature intacte, en en excluant simplement les humains ; c'est justement ce qui fait « la grandeur de l'Homme », que d'avoir su échapper par ses propres moyens (son intelligence et sa raison) à l'emprise de la Nature, pour accéder à une liberté, à une « perfectibilité » qui ne prennent leur sens et leur valeur que dans leur opposition à la dérisoire clôture du destin animal. C'est par contraste avec les animaux, supposés rester immergés dans ladite Nature qui les définirait tout entiers, que les humains prennent conscience de leur place toute particulière dans le monde, de cette éminente dignité qui n'appartient qu'à eux seuls, de cette humanité qu'il leur faut cultiver, respecter et bonifier sous peine de déchoir, de démeriter. Il leur faut supposer l'existence de natures animales, sur fond desquelles l'absence d'une nature humaine prend toute sa splendeur ; il leur faut supposer l'existence d'un monde de pure détermination, pour donner toute sa grandeur à l'idée de liberté humaine. Et Luc Ferry de souhaiter l'avènement d'un « humanisme non métaphysique » ! On en est loin³².

31. Alain Renaut, dans *La Libération des enfants*, Bayard, 2002, se prévaut d'un « humanisme antinaturaliste ». C'est pourtant sur ce même schéma naturaliste que son compère Ferry qu'il fait reposer la « libération » des enfants : la Modernité aurait reconnu leur liberté (métaphysique, bien sûr) et c'est pourquoi nous ne les dressons plus comme des animaux, nous les « éduquons » à la liberté ! Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet et sur la notion même d'éducation, mais ce serait l'objet d'un autre ouvrage ; on peut se reporter à l'excellent livre de Catherine Baker, *Insoumission à l'école obligatoire*, éd. B. Barrault, 1985.

L'humanisme est une idéologie qui sépare entre d'un côté l'humanité (règne de l'individualité, de la liberté, de la conscience, de l'artificiel, du caractère sacré de la vie, de la dignité humaine, de la valeur individuelle...) et de l'autre la naturalité (royaume de la fonctionnalité, du déterminisme, du « naturel », de l'absence de vie individuelle ou d'intérêts propres...). Des antispécistes ont souvent argumenté que les humains sont des animaux et que ni les humains *ni les autres animaux* (ni quoi que ce soit d'autre d'ailleurs) n'ont de nature³³. La réalité n'est pas le fruit ni l'expression d'une nature des choses, mais simplement la résultante d'une infinité de causes multiples. La liberté telle que l'humanisme la définit (c'est-à-dire, métaphysique d'une part, exclusivement humaine d'autre part) doit alors elle aussi être reconsidérée³⁴. De fait, ces notions d'humanité et de nature semblent à bien des antispécistes aussi archaïques que les notions de monde

32. De fait, on peut penser qu'il abandonne peu ou prou cette idée les années suivantes ; en 1994, il publie un nouveau best-seller, *L'homme-Dieu, ou le Sens de la vie* (éd. Grasset) dans lequel il semble revenir sur cette prétention pour conclure (p. 241) : « [...] *l'humanisme transcendantal est un humanisme de l'homme-Dieu : si les hommes n'étaient pas en quelque façon des dieux, ils ne seraient pas non plus des hommes. Il faut supposer en eux (souligné par Ferry) quelque chose de sacré ou bien accepter de les réduire à l'animalité.* »

33. La controverse sur l'« inné » et l'« acquis » perd dès lors tout son charme... et semble un non-sens.

34. La liberté que, pour leur part, certains reconnaissent, n'offre rien de transcendant ni de proprement humain : elle consiste bêtement en ce fait trivial que nous ne savons pas à l'avance quelle décision nous prendrons...

sublunaire et supralunaire. Méfiants vis-à-vis de toute mystique transcendante, ils ne sont pas partisans du « respect » de ce qu'on appelle couramment « la Nature », ni non plus nécessairement de sa « conservation », et nombreux sont ceux ne croient pas en la validité de la distinction « naturel »/ « artificiel ». Il s'agit là d'un aspect qui a abondamment été développé en France dans les publications antispécistes, remettant ainsi en cause l'un des présupposés les mieux établis de notre temps. On voit par-là le contresens que commet Ferry en croyant pouvoir assimiler le mouvement pour l'égalité animale à une forme d'« écologie » !

C'est cet amalgame indû qui lui permet d'affirmer, à propos de ces deux mouvements : « *Sous couvert de bons sentiments, on réhabilite une idéologie naturaliste. C'est un projet résolument réactionnaire*³⁵. » C'est certainement vrai pour une partie de l'écologie. C'est par contre plus que douteux concernant l'égalité animale : sans doute jamais encore un mouvement d'idée, éthique et politique, n'a été aussi radicalement anti-naturaliste.

Les égalitaristes sont en revanche tout à fait justifiés de renvoyer en boomerang la formule à son auteur ! Oui, l'humanisme est un naturalisme, et, sous couvert de bons sentiments, son projet est proprement réactionnaire, puisqu'il vise à maintenir des privilèges qui fondent une exploitation.

35. « Luc Ferry : gare à l'intégrisme vert », entretien réalisé par Dominique Simonnet, *L'Express* du 24 sept. 1992, p. 108.

Du bon usage du nazisme

« En 1933, Hitler déclarait solennellement :
“ Sous notre nouveau Reich, il ne devra plus y avoir
la moindre place pour la souffrance des animaux. ” »³⁶

Lorsqu'on veut noyer son chien, on dit qu'il a la rage ; lorsque le Vatican régnait encore sans guère de partage, la population accusait les hérétiques de sorcellerie ; aujourd'hui, nous vivons sous le règne de l'humanisme et sous le régime de la démocratie : on accuse donc volontiers ses adversaires de fascisme, voire de néonazisme pour faire bonne mesure³⁷. Le procédé est courant, voire galvaudé. Il garde néanmoins une efficacité remarquable, bientôt soixante ans après que le III^e Reich a été écrasé et bientôt dix ans après que l'État français a contribué à la réalisation du dernier génocide du siècle – ce dont on n'entend par contre guère parler³⁸.

Élisabeth Hardouin-Fugier montre que de nombreuses allégations concernant une « zoophilie » nazie sont tout

36. *Idem*, affirmation de Luc Ferry, p.110.

37. Les antispécistes ont même eu l'honneur douteux de se voir affublés conjointement des deux étiquettes : Paul Ariès n'hésite pas, sans argumentation aucune, à les assimiler à des « satanistes néonazis » dans son « Voyage dans l'internationale sataniste », dans la revue catholique de gauche *Golias*, nov.-déc. 1996.

38. Cf. notamment Michel Sitbon, *Un Génocide sur la conscience. La France au Rwanda*, L'esprit frappeur, 1998, et Jean-Paul Gouteux, *La Nuit rwandaise*, éd. Izuba/L'esprit frappeur, 2002.

simplement fausses. Quand bien même elles auraient été vraies, cela n'aurait bien sûr rien prouvé. Mais, outre que ces rectifications de Élisabeth Hardouin-Fugier sapent une « rationalisation » de l'hostilité que rencontre le souci animaliste, elles nous amènent à nous poser des questions. Il y a certainement une « raison » profonde, qui justement n'est pas de l'ordre de la raison, au fait que lorsqu'on aborde la question animale, la référence au nazisme s'invente si promptement.

Une partie de la population par exemple est persuadée que Adolf Hitler était végétarien ; les végétariens connaissent bien cet « argument », qui leur est constamment opposé. Pourtant, les cuisiniers de Hitler, entre autres, ont témoigné que leur *Führer* mangeait des animaux lors de ses repas. C'est qu'il était humain, cet homme-là ! En fait, Hitler avait des problèmes d'estomac qui le rendaient délicat et il évitait certains mets, dont certaines viandes. Il n'y a pas là, pourrait-on penser, de quoi bâtir un mythe !

Presque personne ne sait, par contre, que Hitler avait déclaré illégales les organisations végétariennes sur l'ensemble des territoires du Reich :

« ... Hitler montrait peu de sympathie pour la cause végétarienne en Allemagne. Lorsqu'il arriva au pouvoir en 1933, il interdit toutes les sociétés végétariennes en Allemagne, arrêta leurs responsables et fit cesser de paraître la principale revue végétarienne publiée à Francfort. La persécution nazie força les végétariens allemands, une infime minorité dans une nation de carnivores, soit à quitter le pays, soit à vivre dans la clandestinité. [...] Durant la guerre, l'Allemagne interdit toutes les organisations végéta-

riennes dans les territoires qu'elle occupait, alors même qu'un régime végétarien aurait aidé à faire face à la pénurie de nourriture due à la dureté des temps. »³⁹

Comment se fait-il qu'un tel mythe – Hitler végétarien – soit si répandu ? Pourquoi le fait que les organisations végétariennes aient été interdites, et des végétariens persécutés, est-il par contre rayé de la mémoire collective ? Comment se fait-il que le mythe popularisé par Ferry, qui l'a conforté de son « autorité » – que les nazis étaient fondamentalement zoophiles – ait pu *prendre* aussi bien ? Pourquoi ne s'est-il trouvé pratiquement personne avant Élisabeth Hardouin-Fugier pour contester cette affirmation ?

Continuons : pourquoi persiste-t-on à croire, malgré l'abondance de preuves contraires, que les nazis avaient aboli la vivisection⁴⁰ ? Le thème est classique, là encore, et revient de façon lancinante. Il témoigne de toute évidence d'une *volonté* de croire que les nazis auraient remplacé les expérimentations sur animaux par des expérimentations sur des prisonniers. Une *volonté* de croire que se préoccuper du sort des non-humains aboutirait à des catastrophes monstrueuses pour les humains, bref, serait en quelque

39. Charles Patterson, *Eternal Treblinka*, Lantern Books, New York, 2002 ; on peut consulter le site internet <http://powerfullbook.com>.

40. Élisabeth Hardouin-Fugier a aussi enquêté sur ce sujet et publié le résultat de ses recherches, une fois encore peu conforme aux opinions reçues, dans le CD-Rom Dalloz de juin 2002. Roberta Kalechofski, présidente de Jews for Animal Rights (USA) a également publié « Les nazis, les animaux, et l'expérimentation animale » dans les *Ca* n°18, fév. 2000.

sorte « anti-humain ». Une *volonté* d'une force telle qu'elle n'hésite pas à s'inventer des raisons de croire pour se satisfaire.

De fait, l'argumentation de Ferry quant à la « dignité humaine » menacée par « l'amour des animaux » et sa référence-repoussoir au nazisme ont été reprises universellement – de l'extrême-gauche à l'extrême-droite – pour salir les personnes qui se préoccupent de la condition animale. Le mythe est porteur, et semble être apparu à point nommé...

La communion dans la domination ?

« L'animal n'est-il pas avec constance celui aux frais de qui se célèbrent les fêtes humaines, non seulement la piété des sacrifices et l'appétit des banquets, mais aussi les jublations de l'idéologie ? »⁴¹

Il est toujours difficile de trouver une explication aux mythes, à leur existence et à leur emprise. Néanmoins, le journaliste François Reynaert nous livre peut-être – en toute naïveté – la clé de l'énigme lorsqu'il écrit dans le *Nouvel Observateur*⁴² :

41. Françoise Armengaud, *Encyclopædia Universalis*, 1984, p. 17.

42. Dossier « Les animaux ont-ils des droits ? » consacré en grande part au *Nouvel Ordre écologique*, dans *Le Nouvel observateur* du 29 oct. – 4 nov. 1992, p. 18, cité également par David Olivier en page 51 du présent ouvrage.

« Et Singer et ses amis se lancent donc sur une piste dont on n'ose imaginer où elle va déboucher. Les militants de la "libération animale" se posent donc en successeurs de ceux qui, hier, luttèrent pour l'affranchissement des esclaves et des femmes. Ne dit-on pas aujourd'hui des animaux ce qu'hier on disait des Noirs ? Sophisme affreux ! Ce qui était scandaleux évidemment, c'était jadis de traiter les Noirs comme du bétail. Jusqu'à quelle négation de l'homme va-t-on aller si, aujourd'hui, on demande d'avoir pour le bétail la sollicitude que, hier, on eut pour les Noirs ? »

Passons outre le fait que, contrairement à une réécriture fréquente de l'Histoire, l'immense majorité des humanistes des temps passés ne fit guère preuve de sollicitude pour les Noirs⁴³ ; concentrons-nous sur l'affirmation de F. Reynaert selon laquelle se soucier des intérêts des individus des autres espèces nie l'humanité. La sollicitude nie-t-elle l'humanité ? Certes, c'est sans doute ce qu'aurait pensé un Hitler (« *La jeunesse qui grandira dans ma forteresse sèmera la terreur dans le monde* » ; « *Celui qui ne possède pas le pouvoir perd tout droit à la vie* »). Mais Hitler est mort ainsi que bon nombre de ses admirateurs, et on ne peut pas dire que la sollicitude soit généralement mal considérée aujourd'hui. Comment se fait-il que F. Reynaert affirme pourtant tranquillement une chose pareille ?

De toute évidence, dans le cas présent, la sollicitude ne nie l'humanité que lorsqu'elle s'exerce à l'endroit des non-humains. L'explication n'est-elle pas alors que cette

43. Cf. par exemple Louis Sala-Molins, *Misère des Lumières*, Robert Laffont, 1985, et *Le Code noir ou le calvaire de Canaan*, P.U.F., Coll. Quadrige, 2002.

sollicitude tend à abolir la différence de traitement *normale* entre les inférieurs (les animaux) et les égaux (les humains) ? Si notre hypothèse est bonne, cette différence de traitement semble la *marque* de notre supériorité et de notre égalité « entre nous » ; bien traiter les animaux, c'est alors abolir une *distinction* (dans tous les sens du terme), un *privilège*, nier en quelque sorte dans les faits notre supériorité, donc rabaisser notre humanité, être... anti-humain⁴⁴ ! À l'inverse, on peut penser que nous *marquons* que nous sommes des pairs, des gens de valeur, en nous traitant « bien » les uns les autres, en gardant une certaine civilité qui fera contraste avec la façon dont, en revanche, nous traitons ceux qui ne font pas partie de notre communauté. Une telle hypothèse, à vrai dire classique en sciences sociales, éclaire sous un jour nouveau le fait que la viande trône avec tant d'insistance au *centre* des repas et que les humains semblent si souvent tenir à la consommation du corps des animaux comme à la prunelle de leurs yeux⁴⁵. Ne serait-ce pas là symbole bi-quotidien de domination, signe concret de notre supériorité, que nous nous adressons collectivement à nous-mêmes pour nous rassurer quant à notre place éminente dans le monde⁴⁶ ? L'hypo-

44. Cette hypothèse est développée également par David Olivier, dans « Tristes idées, triste couleur : à propos de Janine Chanteur, *Du Droit des bêtes à disposer d'elles-mêmes* », *Ca* n°7, juin 1993.

45. Cf. Nick Fiddes, *Meat, A Natural Symbol*, Londres, Routledge, 1991, et David Olivier, « Le goût et le meurtre », *Ca* n°9, janv. 1994.

46. J'ai développé cette hypothèse notamment dans « Antispécisme et antisexisme : rapport d'un dominant », dans D. Welzer-Lang (dir.), *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Presses universitaires

thèse nous permet peut-être également de comprendre par exemple les agressions dont sont sans cesse victimes les personnes qui s'occupent des pigeons et des chats de rues dans nos villes. Se préoccuper des animaux, leur accorder une importance en propre (ce qui est particulièrement net lorsqu'on s'occupe, comme ces « mères nourricières », d'animaux qui ne nous appartiennent pas), c'est sans doute aller à l'encontre d'un des fondements « moraux » de notre civilisation, violer sa hiérarchie fondamentale : les humains importent, les animaux n'importent pas. Si se soucier des animaux apparaît ainsi comme une menace vis-à-vis de l'ordre humaniste, le soupçon vient dès lors aisément qu'une personne aussi « anti-humaine » que Hitler était « zoophile ».

Il semble ainsi que nous ayons besoin de *marquer* notre égalité, et que, tout comme les Grecs de l'Antiquité se définissaient à la fois comme citoyens libres et comme égaux par opposition aux esclaves, nous ayons besoin de « sous-êtres » desquels nous *démarquer*. Ce n'est bien sûr pas une égalité humaine concrète qui est mise en danger par la remise en cause du spécisme, mais simplement ce désir de *distinction*, cette volonté de maintenir une *hiérarchie*, de nous rassurer quant à notre place et notre excellence dans l'ordre du monde.

du Mirail, 2000, et dans « La consommation de viande en France : contradictions actuelles », *Ca* n°13, déc. 1995, et « Sale bête, sale nègre, sale gonzesse... », *Ca* n°12, avr. 1995.

Auquel cas, c'est effectivement à un rétablissement de l'ordre que nous convie Luc Ferry.

À l'encontre de l'humanisme qu'il nous propose, il nous faut d'urgence développer d'autres façons de nous rassurer, et cesser de penser que nous ne pouvons construire l'« égalité » *que* fondée sur l'exclusion, la « communauté » *que* par la communion dans la domination.

Yves Bonnardel